

TROISIÈME PARTIE.

STATISTIQUE, SCIENCES ET ARTS.

LES BOURGUIGNONS ET LES CHAMPENOIS

A CONSTANTINOPLE ET EN MORÉE.

Qui ne se souvient encore des grands faits accomplis en Crimée, de la guerre inégale engagée entre la Russie et la Turquie et des secours européens accordés si généreusement aux Turcs ? Qui ne se rappelle surtout l'intérêt plein d'angoisse avec lequel la France suivait les travaux de son armée devant Sébastopol, et sa joie triomphante mêlée de deuil quand elle reçut la nouvelle d'une victoire qui lui coûtait tant de sang ?

Cet épisode moderne, aussi brillant qu'il fut court, avait, néanmoins, pour des chrétiens, quelque chose d'insolite dans son motif qui, surprenant l'esprit, le portait à regarder en arrière, en le contraignant à faire certaines comparaisons. En effet, ici il s'agissait de soutenir l'Islamisme contre le Christianisme, le Croissant contre la Croix ; de conserver enfin le tombeau du Sauveur aux mains de ceux qui, si longtemps, furent combattus par toutes les nations soumises à l'Évangile pour obtenir la possession de ce même tombeau.

Ainsi le voulait le droit des gens, base de la politique de notre époque ; cette politique qui, dans des vues profondes d'équilibre et de liberté, sans regarder aux croyances ni aux institutions, tend, de plus en plus, à maintenir chaque Etat dans son intégrité et ne permet pas, sinon pour des causes justes mais rares, l'absorption d'une nationalité par une puissance dominatrice, l'anéantissement d'un gouvernement quelconque par la conquête.

Ajoutons qu'une large tolérance, qu'une certaine philan-

... l'âme et l'esprit de l'homme, repoussant l'esprit de
... l'esprit humain
... Marseille, espé-
... par le
... et les peuples orien-

... à de sa enfance,
... l'Écrite de ce
... toute autre
... pression,
... Saints-
... et pour en
... Les Sar-
... que des nuées
... depuis l'abaisse-
... l'an 640,
... l'Anatolie et
... par les
... de l'empire
... les tentes.

... le danger qui
... Pierre l'Ér-
... à Jérusalem,
... qui avaient à
... Saint-Tombeau,
... depuis que
... les nouveaux mé-
... leurs prédé-
... divers lieux, le
... à des populations
... voulait aller
... L'Église,
... qu'elle souhaitait,
... et publia,
... la même année de
... la Terre-Sainte,
... de la
... du St-Père
... le service
... de Dieu.

Notre projet n'est pas de raconter ici l'histoire des croi-

sades, de retracer la fondation du royaume de Jérusalem, les rapides conquêtes, comme les désastreux revers des chrétiens dans la Palestine et dans l'Égypte; nous voulons seulement esquisser un épisode fameux, amené fortuitement par ces migrations de peuples, qui arrivèrent à époques irrégulières, durant cent cinquante-trois ans, quand un nouveau cri de détresse était poussé par les frères d'Orient que menaçaient dans leur précaire possession les innombrables armées des Soliman, des Salaheddin, des Malek-Adel, ces sultans non moins vaillants que puissants et riches.

Sans que cet épisode émane tout particulièrement du point de territoire que les auteurs de l'*Annuaire* sont habitués à étudier, il tient trop intimement à son histoire ancienne, en tant que formé de parties des provinces de Champagne et de Bourgogne, pour que les lecteurs accoutumés de cette publication n'y trouvent pas une sorte de filiation et un certain intérêt patriotique, lequel, dans les circonstances présentes, devant cet horrible massacre des populations chrétiennes de Syrie par leurs oppresseurs éternels les Turcs, se fait encore mieux goûter. Ce motif seul pouvait nous enhardir à parler de faits d'armes retracés plus d'une fois déjà et très éloquentement, mais sans qu'aucun historien ait eu la volonté de rendre justice à qui de droit en faisant la part de ceux qui eurent l'initiative dans cette grande croisade composée de toutes les nations, de ceux qui prièrent après Beaudoin, comte de Flandre, et qui s'attribuèrent les fruits de la conquête en regard des Vénitiens, qui étaient essentiellement des Champenois et des Bourguignons.

La chevalerie franque, si remuante, si brave, si volontiers aventureuse, si facilement enthousiaste, s'était fait remarquer, dès le début, parmi les vainqueurs des Turcs. Hugues de Vermandois, surnommé le Grand, frère de Philippe I^{er}, roi de France, les Courtenay Josselin et Geoffroy, deux frères de grande réputation dont le premier devint comte d'Edesse, Raimond, comte de Toulouse et de Provence, le comte de Blois, Guillaume, comte de Poitiers, Robert, duc de Normandie, Geoffroy de Vendôme, Etienne de Bourgogne. Herpin, comte de Bourges, etc., avaient été les compagnons du duc de Lorraine, le célèbre Godefroy de Bouillon, et de Robert II, comte de Flandre; ils s'étaient emparés avec eux de Jérusalem, ainsi que de diverses principautés, dont ils devinrent aussitôt

les titulaires. Au bruit de leurs brillants succès, puis, peu après, de leurs revers, d'autres chevaliers avec leurs vassaux s'étaient ébranlés successivement pour aller partager leurs périls et leur gloire et pour soutenir leur fortune chancelante. D'ailleurs, le but religieux, le pèlerinage à la Terre-Sainte, que tout bon chrétien désirait accomplir alors, une fois au moins, en vue des indulgences accordées par la cour de Rome à tout pécheur se croisant, donnait un motif sacré à ces migrations et servait à colorer la question d'intérêt privé, de gloire mondaine ou de politique générale.

En 1199, malgré les pertes énormes occasionnées par les croisades depuis cent ans, soit en numéraire, soit en hommes; malgré l'état de souffrance et d'appauvrissement qui résultait de ce déplacement pour l'Europe presque entière; malgré les difficultés, les dangers, les maux inouïs d'un long voyage en Orient, dans ce temps où les ressources de navigation et de locomotion étaient d'une simplicité barbare, les connaissances de la médecine et de l'hygiène à peu près nulles, la ferveur de l'entreprise n'était pas encore amortie et l'on se laissait facilement gagner à l'enthousiasme de la croix. On partait, cadet et pauvre, mais noble, audacieux, espérant du bout de sa lance conquérir, avec l'absolution des fautes passées et présentes, un royaume, une principauté, au moins un marquisat; on s'en allait, ignorant tout, ne doutant de rien, bravant fatigues, maladies, périls. Combien revenait-il au foyer de ces guerriers-pèlerins non pourvus de bonnes terres où que la patrie attirait de préférence? et, combien de ceux revenus résistaient-il aux suites du voyage? — Ceci est un fait facile à constater dans l'histoire et dans les généalogies des familles qui eurent des croisés en Syrie, que, sur mer au retour, quelques jours, un mois, un ou deux ans après l'arrivée, la mort prit ceux qui avaient échappé aux maladies des pays chauds ou au fer des Sarrasins.

Donc, à cette époque, Innocent III, pape d'une politique active, instruit de la situation critique où se trouvaient alors les chrétiens de Palestine, lesquels, malgré de récents succès emportés sur les Musulmans, venaient d'être abandonnés par les croisés d'Allemagne, ceux-ci s'étant décidés tout-à-coup à retourner dans leur pays en apprenant la mort de l'empereur Henry, arrivée en Sicile, forma le dessein d'une nouvelle croisade. A cet effet, Innocent envoya des légats



dans toutes les cours de l'Europe, pour engager les souverains à entrer dans ses projets ; il chargea, notamment, le fameux curé de Neuilly-sur-Marne, Foulques, connu par son zèle religieux, son éloquence persuasive, sa vie exemplaire, de prêcher la croix au royaume de France.

L'Avent de cette année-là, le comte de Champagne tint cour-plénière, ainsi qu'il était d'usage chez les grands feudataires aux fêtes solennelles (1), et, durant la tenue de cette cour, dans son château d'Ecry, il donna un superbe tournoi à ses vassaux ainsi qu'à divers seigneurs étrangers de haute distinction, pour les divertir. Foulques, qui avait appris cette réunion de toute la belle et noble chevalerie de Champagne et de France sur les terres de son seigneur légitime, se réjouit d'avoir une occasion aussi propice à sa mission et, dirigeant aussitôt ses pas de ce côté, plein d'ardeur, il partit vêtu de sa robe de pèlerin, le bâton noueux à la main, pour le brillant tournoi.

Thibaut III, comte de Champagne, était le fils puîné de Henry I^{er} surnommé le *large* ou le libéral, prince célèbre par sa générosité, sa bonté, et de Marie, fille aînée de Louis VII, roi de France. Il jouissait du titre de comte souverain depuis deux ans seulement, n'ayant pas été d'abord appelé à gouverner les vastes possessions de ses pères ; mais, Henri II de Champagne, son frère, partant pour l'Orient en 1190 avec sa plus illustre parenté, qui avait fait vœu, ainsi que lui, de prendre la croix (2), ce qui fut exécuté dans un rendez-vous général à Vézelay, lui faisait donation et l'investissait, par acte authentique, de ses comtés de Champagne et de Brie,

(1) Une cour plénière était la réunion de toute la chevalerie, des grands-officiers et des vassaux du roi ou d'un grand vassal, chacun s'acquittant, à cette occasion, de sa charge, en personne, auprès de son seigneur suzerain.

(2) Le roi Philippe-Auguste, Eudes, duc de Bourgogne, ses cousins-germains, Richard, roi d'Angleterre, Thibaut, comte de Blois, et Etienne, comte de Sancerre, ses oncles, les deux derniers de la maison de Champagne, Rotrou III, comte de Perche, aussi son parent, et Philippe de Flandre son allié. De ces hauts personnages réunis avec une foule de nobles et de grands de tous pays au siège d'Acre, lequel dura plus de deux ans et amena la famine, les épidémies mortelles dans le camp cerné par les troupes de Salaheddin, les comtes de Sancerre, du Perche, et Philippe de Flandre étaient déjà morts vers la fin de l'année, ainsi qu'un grand nombre de croisés.

au cas qu'il ne revint pas de ce voyage aventureux. Il ne revint pas, en effet. D'abord, ayant précédé les rois de France et d'Angleterre, empêchés à mi-chemin par de graves accidents de mer, il eut l'honneur d'être nommé aussitôt au commandement de l'armée par les croisés, qui le reçurent avec de grandes démonstrations de joie, tant ils avaient besoin de renfort pour poursuivre le siège difficile de la ville d'Acre, rempart considérable des Musulmans.

Mais, ce siège une fois emporté, ce fut surtout à l'instigation et à l'influence de Richard-Cœur-de-Lion, son oncle, et de Philippe-Auguste, son cousin-germain, dont les prouesses et le grand renom avaient tout crédit parmi les hauts barons et l'armée, qu'Henry dut d'être porté au trône.

Ces souverains, avant de quitter la Terre-Sainte ravivée par leurs efforts, pour retourner dans leurs Etats, voulaient lui laisser un prince qui pût rallier les chrétiens, divisés entre les partis de Conrad, marquis de Montferrat, vaillant seigneur de Tyr, et Guy de Lusignan. Guy tenait la royauté du fait de sa femme et la mort de celle-ci venait de le déposer. Conrad, marié à Isabelle, la seconde fille d'Amaury I^{er}, roi de Jérusalem, revendiquait l'héritage royal. La question, soumise aux grands barons par Richard, venait d'être résolue en faveur du marquis, lorsqu'il fut assassiné par les ordres du *Vieux de la Montagne* (1), envers lequel il avait quelque faute à se reprocher. Richard, profitant de l'évènement, fit aussitôt épouser sa veuve par Henry de Champagne qui, avec l'assentiment du baronnage, devint ainsi roi de Jérusalem. Richard, pour offrir une compensation à Lusignan qu'il aimait, lui abandonna le royaume de Sicile, conquis par lui en se rendant d'Angleterre en Syrie.

(1) On sait que *Vieux de la Montagne* est la dénomination du chef de la secte des *Hassissins* (d'où vient le mot assassin), que ses sectaires étant entièrement à sa dévotion il pouvait, par vengeance ou pour de fortes sommes, faire assassiner qui bon lui semblait. Ces soi-disant redresseurs de torts étaient habilement dressés à cet abominable emploi. Le marquis de Montferrat, en grand besoin d'argent, avait fait piller, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, un navire marchand appartenant à la nation des Hassissins. Comme il n'en voulut rien rendre au Vieux de la Montagne, deux sectaires déguisés lui furent envoyés, qui un jour le tuèrent. Comme sa mort arriva précisément au moment où elle était nécessaire au neveu de Richard, celui-ci fut accusé d'avoir ordonné le meurtre.

Cependant, cette souveraineté, dévolue à Henry si soudainement, ne l'eut sans doute pas tenu éloigné pour toujours de son beau et bon comté de Champagne, dont il regrettait le séjour et dont il prisait davantage les solides qualités (sa mère lui en envoyait le revenu), que celles de son vacillant trône d'Orient. Mais, la Providence ne lui réservait pas une longue vie ; il ne devait, pour ainsi dire, qu'entrevoir les gloires de ce monde, car il périt déplorablement dès l'an 1197 en tombant, par accident, d'une fenêtre sans appui située au haut d'une tour de son palais d'Acre. Bernard le trésorier, auteur contemporain, dit, en détaillant la mort du roi de Jérusalem, qu'il avait commandé plusieurs fois qu'on mît un treillis à cette fenêtre, à cause des enfants, « le cœur lui disait qu'elle lui ferait dommage, » ajoute-t-il naïvement.

La mort d'un jeune prince plein de qualités et de vertus, que l'estime générale avait élevé au faite des honneurs en aussi peu de temps, causa de vifs regrets aux Francs d'Orient et vint, en Europe, frapper sa mère, Marie de France, d'un coup si poignant, qu'elle ne put surmonter sa douleur, à laquelle elle succomba peu après avoir appris la fin malheureuse et prématurée de son premier-né. Cette mort assurait la donation faite à Thibaut, frère du jeune roi, qui devint ainsi comte de Champagne à l'âge de vingt ans et fit son hommage au roi de France comme tel.

C'était par suite de son avènement, sans doute, qu'il tenait une cour plénière aussi brillante en 1199, ayant invité les plus grands seigneurs du royaume à son splendide tournoi. Ainsi que tous les princes de son sang, lesquels avaient rendu la Champagne célèbre et riche par une industrie commerciale bien supérieure à celle de leur temps, Thibaut III aimait le luxe, le faste, la grandeur et conservait à la cour de son comté cette magnificence qui rivalisait avec celle du souverain. Il était pieux, de même que ses ancêtres, et libéral envers sa noblesse comme envers les pauvres. Il avait épousé en 1195 Blanche de Navarre, princesse charmante, instruite et d'un grand mérite qui devait, en héritant de son frère, faire entrer le royaume de Navarre dans la succession de la maison de Champagne.

Donc, tandis que les grands coups de lance se donnent et que les belles passes d'armes s'accomplissent sous les yeux des plus belles et des plus nobles dames par la plus vail-

lante chevalerie du monde, quand déjà sont proclamés vainqueurs Louis de Blois (branche de Champagne), Simon de Montfort, Renaud de Montmirail, Gauthier de Brienne, Geoffroy de Joinville, Gauthier de Montbéliard, Eustache de Conflans, Geoffroy de Villehardoin, Everard de Montigny, Guy de Coucy, Mathieu de Montmorency, Bernard de Montreuil et, alors que poursuivent la victoire avec ardeur une foule d'autres bouillants paladins, paraît au milieu de la carrière Foulques, l'humble curé de Neuilly. A son aspect austère et bien connu des gens de Champagne, son nom vole de bouche en bouche, le tumulte cesse, tout s'arrête, chacun fait silence, se recueille, devient attentif dans la prévoyance d'un événement important, inaccoutumé. En effet, Foulques, sans faiblir devant cette masse imposante, parcourt aussitôt les rangs des nombreux cavaliers, dit sa mission aux groupes qui l'entourent, leur retrace l'état critique des chrétiens de la Palestine, déploie devant tous les yeux une bulle du pape Innocent III, portant promesse d'indulgences nombreuses pour ceux qui prendront la croix et iront combattre les Musulmans. Puis, voyant ses auditeurs émus, préparés, il se met à prêcher, demandant avec force l'amendement, la repentance, décrivant les joies ineffables ou les tourments éternels de la vie future. Et ses paroles éloquentes, ses larmes, d'un effet aussi prompt que général, touchent, enlèvent les cœurs, font des conversions nombreuses, amenant les plus endurcis à se croiser pour le rachat de leurs fautes. « *Ils ôtèrent leurs heaumes et coururent à la Croix.* » dit Bernard le trésorier. D'ailleurs, en présence des damoiselles et châtelaines qui occupaient les tribunes autour de la lice, il était d'usage pour les jeunes chevaliers de se signaler « excités par les dames et damoiselles » assure le chroniqueur, « qui pour les animer oublièrent guimpes et jupons, et cheveux de fin or qui pendaient sur leurs épaules, » jetant dans la poussière du champ de course aux plus dévoués leurs plus beaux bijoux; chevaliers et barons jurèrent de prendre la croix et de suivre dans la Palestine le comte Thibaut, leur sire, à la première demande qu'il en ferait.

Il y eut bien des gens mal-disant qui prétendirent que nombre de ces hauts et puissants seigneurs, récemment en révolte contre leur roi Philippe-Auguste, prenaient la croix par crainte de son ressentiment, mais nous ne saurions

admettre une aussi mesquine raison pour une aussi grande entreprise.

C'était, on le voit, Thibaut III, que la chevalerie de Champagne par un sentiment d'orgueil national, avait acclamé comme son chef militaire ; mais ce mouvement fut suivi par le roi de France, qui rendait hommage à la position de Thibaut, au caractère et aux talents du comte. Aussi, fut-il nommé, bien qu'il n'eût que vingt-deux ans, généralissime de l'expédition d'outre-mer.

Toutefois, il ne faudrait pas croire, malgré l'urgence, que le départ des croisés dut s'effectuer immédiatement. En ce temps, qui se rapprochait déjà de l'époque brillante nommée *Renaissance*, mais qui est compris dans les siècles caractérisés par la dénomination de *Moyen-Age*, c'est-à-dire, âge touchant d'une part à l'antiquité et de l'autre à la civilisation moderne, depuis Constantin jusqu'à François I^{er}, les armées comme les choses ne marchaient point à la vapeur. Et, lorsqu'on y réfléchit, de la difficulté extrême de l'exécution naît surtout l'étonnement qu'inspire l'entreprise gigantesque des croisades. Barons et nobles paladins devaient d'abord mettre ordre à leurs affaires, afin de pouvoir laisser leurs terres et seigneuries sans trop de dommages aux mains de femmes, de mineurs ou de mercenaires ; ils devaient réunir et amasser les fortes sommes nécessitées par l'équipement, le long voyage et la solde des gens d'armes, obtenus à grand'peine des vassaux ou des juifs, qui prêtaient à gros intérêts sur le patrimoine. Ils devaient ensuite s'assurer des moyens de transport sur mer et attendre que les galères fussent grées, approvisionnées !... tout cela s'exécutait sans méthode, difficilement, avec lenteur, car les routes ferrées manquaient même alors et c'était sur ses propres chevaux, à petites journées, que la noble chevalerie, sans redouter ni fatigues ni intempéries, traversait toutes les contrées qu'elle avait à parcourir. Ce qui le prouve, c'est que les préparatifs de cette expédition ne durèrent pas moins de trois années. On se demande si des secours expédiés aussi tardivement eussent été bien efficaces pour les chrétiens de la Palestine ; mais, on le sait, la facilité des communications, la rapidité de la marche ne sont pas toujours des garanties pour les opprimés et, à la Palestine n'était pas réservé de les recevoir. Au reste, divers évènements vinrent retarder l'organisation d'une armée,

qui ne devait se former que de fractions éparses et sans autre lien que la volonté générale, où le pèlerin tenait autant et plus de place que le guerrier.

Les principaux croisés de France, de Champagne et autres comtés, comme ceux de Flandre, s'étaient réunis en parlement ou assemblée, d'abord à Soissons, pour résoudre en quel temps il conviendrait de partir et quelle route l'expédition devrait prendre ; mais il ne conclurent à rien alors, se voyant en trop petit nombre pour délibérer. Au bout de deux mois, s'étant rassemblés de nouveau à Compiègne où, cette fois, tous les comtes et barons qui avaient pris la croix se rendirent, il fut convenu parmi eux d'envoyer en différents pays et ports de mer pour engager *la gent* à se croiser et pour trouver des vaisseaux de transport. On résolut d'adresser d'abord une députation au doge ou duc de Venise, le vénérable Dandolo, en sollicitant de la république vénitienne, — qui avait si grant pouvoir sur mer, — son assistance en hommes et des navires pour toute l'armée.

Ce fut Geoffroy de Ville-Hardoin, grand maréchal de Champagne, que Thibaut III désigna comme son principal fondé de pouvoirs dans cette mission. Ville-Hardoin, le chroniqueur estimé (1) qui nous a laissé un récit véridique et animé de son ambassade, ainsi que de l'expédition qui la suivit, était un homme de grande capacité comme militaire, mais il avait surtout une réputation d'habileté dans les négociations les plus difficiles et les plus délicates qui inspirait la confiance. Ce ne fut qu'en 1204, dans la première semaine du carême, qu'il arriva à Venise, où on l'accueillit parfaitement. Le maréchal, bientôt mis en présence du doge et chargé de porter la parole au nom des cinq autres envoyés qui étaient : pour Beaudoin, comte de Flandres, Conon de Béthune (2) et Allard Maqueriad, pour Louis, comte de

(1) Ville-Hardoin, en ne pensant qu'à donner le récit d'une expédition déviée de son objet, a été l'un des premiers qui aient osé faire usage de notre vieux français, si naïf, si franc, si net, si plein d'un coloris charmant, et il est à remarquer que Joinville, l'historien de Saint-Louis, non moins intéressant que Ville-Hardoin et plus agréable encore dans son langage, était, comme lui, champenois, et fut aussi attaché de près à son seigneur suzerain, car il tenait la charge de sénéchal au comté de Champagne, ainsi que ses aïeux l'avaient tenue.

(2) Qui fut aussi un poète remarquable.

Blois, Jean de Friaise et Gauthier de Gandonville; et pour Thibaut III, généralissime de la croisade, Milès de Brabant, puis l'orateur lui-même; le maréchal, disons-nous, se rappelant les pressantes recommandations de son seigneur, par lesquelles il lui était enjoint d'enlever le succès à tout prix, d'ailleurs pénétré de son sujet qui lui tenait uniquement au cœur, eut des moyens de persuasion si éloquents, d'une force tellement irrésistible, qu'il gagna de suite le duc Henry Dandolo à sa cause. Peu après, appelé devant les principaux de la république et du peuple, dont il fallait le consentement, dans la chapelle de St-Marc, la plus belle qui soit, remarque laconiquement le simple et rustique maréchal, que toutes les magnificences de la somptueuse Venise ne détournent pas un instant de son but, il ne fut pas moins heureux; tombant à genoux, lui et ses compagnons (fort grands seigneurs cependant), qui pleuraient à chaudes larmes, il sut si bien encore dépeindre les malheurs des chrétiens de Palestine, Jérusalem, la ville sainte en *servage de Turcs*, et la honte de Jésus-Christ, que le conseil et le peuple, au nombre de dix mille, tant dans l'église que sur la place, vivement émus, surpris, entraînés, s'écrièrent d'un commun accord : « *Nous l'octroyons, nous l'octroyons!* » En quoi — dit Ville-Hardoin — le bruit fut si grand que oncques ne fut vu de tel.

Les pieuses larmes versées par les bons chevaliers qui, dans leur simplicité franque, n'éprouvaient nul embarras de pleurer publiquement en si sainte occurrence, bien que leur gagnant le suffrage du peuple vénitien pour la croisade, n'avaient pas, cependant, fait perdre tout-à-fait de vue à la république-marchande, à son conseil et à son doge, les intérêts mondains; car, si, d'accord avec eux, elle promit le passage à l'armée étrangère, ce fut au prix de 85,000 marcs d'argent ou, selon M. de Sismondi, 4,250,000 francs (1) pour le transport et la nourriture pendant neuf mois de 4,500 chevaux, 4,500 chevaliers, 9,000 écuyers et 20,000 fantassins;

(1) Nous ne pouvons guère apprécier la valeur de ce chiffre maintenant, le numéraire étant fort rare en ce temps-là et les denrées habituelles à vil prix. Néanmoins, il devait être très élevé, car beaucoup de croisés le trouvèrent trop onéreux et, ne pouvant souscrire à l'engagement, prirent une autre voie, ce qui mit le désordre dans l'expédition et contribua à en changer le but.

de plus : la moitié de toutes les conquêtes qu'ils pourraient faire dans l'expédition.

Cette importante négociation terminée, le maréchal de Champagne, plein de joie de sa réussite, ne songea plus qu'à retourner près de son suzerain, pour lui en faire connaître le résultat. Il prit donc congé du Doge ainsi que ses compagnons. « Et chevauchèrent leurs journées tant qu'ils vinrent à Plaisance en Lombardie, où se séparèrent (des autres) Geoffroy le mareschal de Champagne et Alard Maqueriau qui s'en allèrent droit en France, et les autres s'en allèrent à Gênes et à Pise pour savoir quelle aide ils feraient à la terre d'outremer. »

Quand Geoffroy franchit le Mont-Cenis il rencontra le comte Gauthier de Brienne, qui s'en venait en Pouille conquérir la terre de sa femme, car il s'était marié à la fille du roi Tancrède depuis qu'il avait pris la croix (4). Avec lui se

(4) On lit le curieux passage qui suit dans le continuateur de Guillaume de Tyr :

« Il y avait en la Pouille une demoiselle (Albérie) qui était fille du roi Tancrède et qui, par le conseil de l'apostole (le pape) et de quelques prud'hommes, alla en Champagne vers le comte Gauthier de Brienne, et fit tant qu'il l'épousa. Quand il l'eut épousée, elle le mena en la Pouille, et ils partirent pour Rome. L'apostole, parce que Gauthier avait épousé cette dame par son conseil et son approbation, lui donna du sien, lui attira du monde, et lui ordonna d'entrer au pays de la Pouille.... »

Les faits ne s'étaient pas peut-être passés comme cette phrase donnerait à le croire; le malheureux royaume de Sicile, jouet et victime de tous les ambitieux, après la mort de son roi d'origine normande Guillaume II, dit le *Bon*, était tombé, en 1189, aux mains de Tancrède, comte de Leccé, fils de Roger, duc de la Pouille, et d'une concubine, au détriment de Constance, fille du roi Roger. Constance, mariée à l'empereur d'Autriche, Henry VI, sacré récemment roi des Romains, souverain d'une avidité et d'une cruauté inouïes, disputa la Sicile et la Pouille à Tancrède qui les défendit vaillamment, car c'était un prince brave, prudent et éclairé; il fit notamment échouer le siège de Naples, poussé avec vigueur, par l'empereur et sa nombreuse armée d'Allemands. Mais la perte de son fils aîné, arrivée en ce temps-là, dit-on, lui donna un chagrin tel qu'il fut cause de sa mort. Sa veuve, Sybille de Médaria, restée avec un fils en bas-âge et trois filles, ne put résister longtemps aux forces de l'empereur, bien que le jeune successeur de Tancrède eut été reconnu avec joie par toutes les villes où la domination allemande n'existait pas. Plein de perfidie, Henry lui offrait un accommodement auquel elle crut devoir accéder, mais bientôt elle eut à s'en repentir, car, non content de l'avoir dépouillée de tout ainsi que son fils, chargé

trouvaient Gauthier de Montbéliard, Eustache de Conflans, Robert de Joinville, « et grant partie de la bonne gent (noblesse) de Champagne qui croisés estoient. » Cette avant-garde parut très contente en apprenant le succès obtenu par l'ambassade. — Vous voyez comme nous nous sommes déjà mis en chemin pour gagner les devants ? — dirent les croisés, en cela d'assez mauvaise foi, suivant l'entreprise fortuite et douteuse où ils s'engageaient ; — quand vous serez arrivés

d'un butin immense conquis sur les pauvres Siciliens, il la traîna à sa suite en Allemagne avec ses enfans et nombre de barons de son parti. Il fit brûler les uns, crever les yeux aux autres, les jetant dans des prisons ou dans des couvents. On prétend qu'il n'excepta du cruel supplice d'avoir les yeux crevés que l'archevêque de Salerne seul, ce que l'esprit se refuse à croire. Heureusement pour ses sujets, cet empereur mourut peu après son élévation en Italie et sa femme lui survécut à peine.

1197 et 1198. — Bien que le pape fût nommé par l'impératrice tuteur de l'enfant mâle qu'elle laissait encore dans les bras, et régent du royaume, Innocent, persécuté par Marcuaid, duc de la Romagne qui, à peine les yeux de sa souveraine fermés, lui disputait la régence à la tête d'une foule d'Allemands, songea à se garantir. Sybille et ses filles (on croit que son fils mourut en prison) étaient parvenues bientôt à se sauver de leurs couvents et s'étaient réfugiées en France. Ce fut sans doute là qu'Albérie connut le comte Gauthier de Brienne, et que son mariage avec lui, daté de 1191, se conclut. Celui-ci était frère de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, homme d'une vaillance et d'une sagesse prudente bien connues du pape. Il ne serait pas étonnant, dès lors, qu'Innocent eût suscité la venue du comte avec ses braves chevaliers pour repousser une invasion étrangère, d'ailleurs odieuse à tous les pays d'Italie conquis par les Allemands, et qu'il eût engagé la reine Sybille à prendre pour gendre un gentilhomme champenois de grand renom et de grande famille, capable de défendre ses intérêts. Mais, on peut le remarquer, ce ne fut que neuf ans après son union avec Albérie que l'accord entre le pape et Gauthier eût son exécution, quand l'empereur et l'impératrice n'existaient plus. Gauthier de Brienne, qui venait réclamer au nom de sa femme le comté de Lecce et la principauté de Tarente promis à sa belle-mère par l'empereur lorsqu'elle se rendait à lui, fut, en effet, fort bien accueilli en Pouille, où il débuta par de beaux succès. Mais sa témérité, son imprudence, le livrèrent, au bout de cinq ans, lui et ses barons, aux Allemands, toujours sur le territoire de Sicile ; il assiégeait un château tenu par le comte Diébold d'où celui-ci sortit un matin pour surprendre sous sa tente le comte, trop confiant dans sa valeur et trop plein de mépris pour celle de ses ennemis, ce qui lui faisait négliger les précautions ordinaires. Il fut tué et son armée taillée en pièces. Néanmoins, la descendance de Brienne posséda longtemps encore le comté de Lecce et ses autres terres de la Pouille.

Il y a bien des années de passées depuis cet épisode des longues

à Venise, vous nous trouverez tous prêts pour vous accompagner. — « Mais les aventures adviennent comme il plaît à Dieu, — remarque le judicieux et pieux Ville-Hardoin — et ils n'eurent plus le pouvoir de rejoindre l'armée; ce qui fut grand dommage. *Car moult estoient preu et vaillant.* » Ainsi, dès avant le départ de France, se disjoignaient les membres d'une expédition considérable, aventureuse, lointaine, que l'unité et l'accord eussent seuls pu faire réussir. Là, ne devaient pas se borner les entraves et les contre-temps, dus surtout à l'organisation sociale d'alors.

« Tant chevaucha Joffroy li mareschaus par ses journées que il vint à Troyes en Champagne » dit le vieil historien, « et trova son seignor li conte Thibault malades et désaithiés (triste, découragé); » cependant, à la nouvelle de l'heureuse conclusion du traité dont il lui avait confié la négociation, le comte fut si réjoui, que, ne sentant plus son mal, il voulut se lever et *chevaucher*, ce qu'il n'avait fait depuis un long temps. — « Et laz ! oncques plus ne chevaucha que cete foiz... la maladie crût et efforça tant qu'il fist sa devise et son lais. » Manière toute poétique de dire que Thibaut fit son testament en recommandant son âme à Dieu.

Ce jeune comte, qui mourait à vingt-trois ans, eut une fin des plus édifiantes, pleine de résignation et inspira un regret universel pour ses grandes qualités comme pour ses vertus.

Sa perte fut d'ailleurs d'autant plus sentie, qu'il laissait une vaste entreprise militaire sans chef, ses états sans souverain et la jeune princesse qu'il avait épousée, Blanche de Navarre, près de lui donner un fils, seule pour faire face au péril d'une position aussi importante à conserver que difficile à défendre, car le droit à l'héritage du comté allait être contesté à son enfant (1). Mais, fille du roi Sanche-le-Sage,

guerres italiennes : cependant, ni les Français, toujours prêts à porter étourdiment secours à l'opprimé (ressemblant un peu en cela, qu'on nous permette la comparaison, au brave et crédule Raton qui se brûle les griffes pour le rusé Bertrand), ni les situations respectives, ni les temps ne semblent beaucoup changés : les hommes passent, les peuples restent.

(1) Il le fut par les filles issues du mariage de Henry, roi de Jérusalem, mariage fait en Palestine, *tel quel*, dit la chronique, la femme de Henry ayant un premier mari encore vivant lorsqu'elle l'épousait.

Blanche devait succéder à son père en mérite comme en royauté et, malgré de longues et désastreuses guerres, garder intacts au fils de Thibaut ses bons comtés de Champagne et de Brie. Puis, elle eut pour la diriger l'actif dévouement du maréchal, son habile expérience. En effet, Ville-Hardoin, avant de partir pour la croisade dont il poussa toujours l'exécution, ainsi qu'il s'était engagé à le faire au lit de mort de son seigneur, l'avait mise, par ses négociations, sous la protection du roi Philippe-Auguste auquel, en tant que suzerain, appartenait la tutelle de l'enfant nouveau-né.

Le comte Thibaut, prévoyant que sa mort pourrait arrêter la croisade et tenant avant tout à ce que cette œuvre pieuse marchât à bonne fin comme à remplir son vœu de croisé, avait distribué à ses hommes et à ses compagnons (ses vassaux et ses chevaliers) « dont il avait mult de bons, et nul homme à cel jor n'en avoit plus, » une part de l'avoir qu'il devait porter avec lui au pays d'outre-mer ; et il commanda que l'on fit jurer sur *sains* (les saints évangiles) à ceux qui recevraient cet argent, qu'ils iraient s'embarquer à Venise avec les croisés, comme ils l'avaient promis. Mais, il y en eut beaucoup qui, l'ayant touché, ne tinrent pas leur serment et ils en furent très blâmés. Quant à son vœu d'aller en Terre-Sainte, il avait chargé Renaud de Dampierre (1) de l'accomplir en sa place, ce qui prouve une grande confiance

(1) Ce *Renaud* ne se trouve pas dans les généalogies des seigneurs de Dampierre en Champagne, mais il est probable que, d'une branche de cette illustre maison, qui compte parmi les grands à côté des pairs de Champagne, son absence de France le fit oublier. Il fut l'un de ceux qui ne passèrent pas par Venise et qui allèrent débarquer directement à Acre. « Ils étaient bien 500 chevaliers et il passa avec eux *mult de menus gens*, dit Bernard, le trésorier, qui donne le titre de *comte* à Renaud de Dampierre. Celui-ci avait, paraît-il, une autorité supérieure, puisque voyant les croisés en nombre, malgré la trêve et malgré le roi de Jérusalem, il voulait attaquer les Sarrasins. Mais le roi rabaisa son orgueil en lui disant : qu'il n'était pas tel homme qu'il dût rompre les trêves, qu'il attendit les seigneurs de France qui étaient allés à Venise. » Renaud, fort humilié, s'emporta injurieusement envers le roi, mais celui-ci le laissa sagement dire, ne voulant pas élever de dispute avec les pèlerins. Le comte, voyant donc qu'il n'avait rien à faire dans ce pays, proposa à plusieurs chevaliers d'aller à Antioche, ce qui fut accepté par eux. Par malheur, comme, malgré les représentations qu'on leur fit, ils s'aventurèrent follement sur le terrain ennemi, ils furent tous, moins un, faits prisonniers par les Sarrasins sous les ordres du sultan d'Alep.

envers lui. Celui-ci, en effet, plus loyal dans ses engagements, partit avec Simon de Montfort, d'autres seigneurs, et l'abbé de la Trappe. Il est dit même (*Art de vérifier les dates*, Champagne) qu'étant arrivé en Syrie, il fut pris dans un combat qu'il livra au sultan d'Alep et demeura *trente ans* prisonnier parmi les Infidèles. Thibaut commanda également qu'une autre part de l'avoir destiné par lui à la croisade fût réservée pour les besoins de l'armée là où il en serait besoin. Il avait fait promettre au maréchal, on l'a dit, de travailler à ce que l'expédition ne fût pas empêchée par sa mort. Celui-ci, aussitôt après le décès du comte, s'occupa donc de cette grave affaire. Il lui fallut encore employer toute son activité, toute sa diplomatie et tout son crédit en cette occurrence, les grands feudataires n'étant pas généralement tentés par l'honorable mais fatigant, périlleux et coûteux emploi de généralissime. Il essuya des refus, notamment de la part du duc de Bourgogne, auquel il avait songé tout d'abord, et à qui on en avait fait l'honneur. « Or, sachiez qu'il eust peust bien mieulz faire ! » s'écrie l'historien, au souvenir de son désappointement.

D'autres députés n'ayant pas été plus heureux du côté de Thibaut, comte de Bar-le-Duc, cousin du défunt comte de Champagne, l'affliction des pèlerins redoubla ainsi que le regret de la perte de leur seigneur. Dans cette conjoncture, après avoir délibéré sur ce à quoi il convenait de s'arrêter, ils résolurent de convoquer une assemblée générale des croisés, à la fin du mois, en la ville de Soissons, pour qu'ils eussent à aviser. Ceux qui s'y trouvèrent furent Beaudoin, comte de Flandres (il avait épousé la sœur du comte Thibaut), Louis, comte de Blois, Hugues, comte de St-Paul, Geoffroy, comte du Perche, tous de la parenté des comtes de Champagne.

A cette nouvelle réunion, le maréchal de Ville-Hardoin mit en avant un nom que, dans l'embarras présent, ses lumières et sa politique lui avaient suggéré ; c'était celui du marquis Boniface de Montferrat. « Le marquis, comme chacun sait, dit-il, est grand prud'homme et l'un des plus prisés qui soient en ce jour, si vous lui demandiez qu'il vint ici, prît le signe de la croix, se mit en lieu et place du comte de Champagne, et que vous lui donnassiez la seigneurie de l'Ost (de l'armée), je suis assuré qu'aussitôt il la prendrait. » Ce choix fut trouvé si heureux que la proposition fut acclamée à l'instant,

car Boniface de Montferrat était connu de tous pour un excellent homme de guerre et, comme on le savait cousin du roi de France, son élection promettait un grand appui à l'entreprise. On convint d'envoyer aussitôt vers lui des députés que l'on allait charger de dépêches. Voici donc encore un retard, le voyage, quelque diligence qu'y apportât la députation, devant prendre bien des jours (1). Néanmoins, le marquis Boniface, honoré de l'offre qui lui était faite, se trouva exactement au rendez-vous assigné, après avoir traversé la Champagne, où on lui rendit beaucoup d'honneurs, et la France où il fut très bien accueilli par le roi.

Le lieu de réunion se trouvait être encore Soissons ; plusieurs comtes et barons y étant arrivés d'avance avec grand nombre de pèlerins, lorsque la nouvelle que le marquis approchait se répandit, la foule des croisés alla au-devant de lui en cortège, pour lui faire la réception la plus chaleureuse possible.

Le lendemain de sa venue, on se réunit dans le verger de l'abbaye de *madame Sainte-Marie-de-Soissons*, où toute l'assemblée requit unanimement le marquis de vouloir pour Dieu prendre la croix et recevoir la *seigneurie de l'Ost*, à la place du comte Thibaut de Champagne, en acceptant son *avoir et ses hommes*, destinés pour cette entreprise. Puis, tous ces fiers comtes, ces hauts-barons, ces humbles pèlerins tombèrent lors à ses pieds, *mult plorant*. A cet aspect, le marquis, confus et moins éloquent qu'ému, mit pareillement les genoux en terre, en répondant qu'il le ferait très volontiers. Aussitôt alors l'évêque de Soissons, et *messire Foulques le bon homme* (le prédicateur de la croisade) (2), ainsi que deux abbés de l'ordre de Citeaux, que le marquis avait

(1) Le Montferrat, province considérable de la Lombardie, montagneuse, mais d'un excellent rapport, était situé entre le Piémont, le Milanais et l'état de Gènes. Il contenait plus de deux cents villes, bourgs et châteaux. Sa capitale primitive était Casal et il renfermait Verceil, Plaisance, Crémone, Parme, Acqui, Savone, entourant ainsi le petit territoire génois en s'étendant jusqu'à la mer.

(2) L'adjectif *bon* ne se prenait alors pour qualifier un individu que lorsqu'il était à la perfection dans son état. Un *bon chevalier*, c'était le guerrier d'expérience qui avait fait toutes ses *preuves*, comme le *prud'homme* était l'homme des conseils par excellence. Un roi, un suzerain, avait toujours autour de lui ses *prud'hommes* et ses *bons chevaliers*.

amenés de son pays, le conduisant à l'église Notre-Dame, lui attachèrent la croix sur l'épaule et, « Ensi fina lis parlement. » dit le maréchal. Le jour suivant, Boniface prit donc congé des nobles barons pour retourner en Montferrat mettre ordre à ses affaires, recommandant que chacun fit comme lui et promettant de se trouver à Venise à la même époque que les croisés.

En traversant la Bourgogne, il passa par Citeaux, la célèbre abbaye, où il s'arrêta pour assister au chapitre qui se tenait à la Sainte Croix le 14 septembre ; le bon messire Foulques, qui d'ailleurs, venait mettre en dépôt, sous la garde des moines, les nombreux dons par lui recueillis en faveur des frères d'au-delà les mers, devait y prêcher la croisade à cette occasion. Le marquis y trouva « *mult grand plenté d'abbex* (grand nombre d'abbés) et des barons, et des autres genz, desquels se croisièrent Eudes le champenois de Chamlitte et Guillaume son frère (branche de la maison de Champagne rejetée par son auteur et établie au comté de Bourgogne), Richard de Dampierre et Eudes son frère, Guy et Aymon de Pesmes, Guy de Conflans et *maintes bones genz de Borgoingne* » (1). Là aussi prirent la croix l'évêque

(1) A deux lieues de Gray, en Franche-Comté (jadis la comté de Bourgogne), sur un mamelon s'élevant à quelques centaines de pas de la Saône, se voit encore, toute isolée, une haute tour carrée, aux pierres noircies et creusées par le temps, vieux débris des anciens âges, dont l'existence a précédé l'époque des croisades. A vingt lieues à la ronde, cette espèce d'obélisque est connue sous le nom de la tour de Beaujeu. Ceux qui la firent construire, les sires de Beaujeu, étaient de riches et puissants seigneurs, dont la vaillance se fit plus d'une fois remarquer aux croisades et notamment au temps qui nous occupe (ils ont fourni un maréchal de Bourgogne et un grand maître du Temple ; Hugues de Beaujeu avait figuré en 1146 au parlement de Vézelay et fut le fondateur du prieuré de Beaujeu (Dunod de Charnage). Mais, si l'on monte les trois étages qui composent cette tour et dont les escaliers sont dans l'épaisseur de la muraille, en arrivant au haut du parapet, l'immense étendue que l'œil embrasse de toutes parts frappe moins peut-être par sa beauté que par les souvenirs historiques qu'elle rappelle. Là, sans doute, plus de vieux donjons, plus de forteresses inexpugnables, mais des noms illustres conservés par d'humbles localités, sur un espace comparativement restreint. Ces noms, que nous allons voir envahir l'Orient et surtout l'antique Grèce, sont, comme ainsi dire, renfermés dans l'arrondissement de Gray.

En face de Beaujeu, d'abord, c'est *Dampierre-sur-Salon*, gros vil-

d'Autun, Guignes, comte de Forest. Hugues de Coligny, et Pierre Bromons de Provence, ainsi que bon nombre d'autres gens notables dont les noms restent ignorés.

Et, comme les pèlerins se préparaient de tous côtés, il leur arriva encore un grand malheur le carême suivant (1202), « car, dit Ville-Hardoin, comme ils étaient sur le point de partir, Geoffroy, comte de Perches (cousin, du côté maternel, du comte de Champagne décédé), devint malade et *fist sa devise* en tèle manière que il commanda que Estienne son frère eut son avoir et menast ses hommes en l'Ost, de cet eschange se fussent bien passés les pèlerins s'il eut plu à Dieu ! Ainsi fina li cuens (le comte) il morut, dont grant dommage fu, » C'était, paraît-il, un prince puissant et riche, de réputation honorable, qui laissa de nombreux regrets, « et *bons chevaliers* » ajoute l'auteur.

Une mort non moins déplorable pour la croisade, survenue au moment du départ des Champenois, mais dont la nouvelle ne leur parvint qu'à Venise, ce fut celle du curé de Neuilly (4), dans sa cure de Neuilly, au mois de mai 1202, nouvelle « dont il furent mult dolent li baron et les autres genz, messire Folques, li bons hom, li saint hom, qui parla premièrement des croiz, fina et mori. »

Enfin, après Pâques et aux environs de la Pentecôte, les

lage assis au bord de la rive droite de la Saône. Ses anciens seigneurs, de la maison puissante de Montfaucon (près Besançon) contractèrent des alliances royales en Palestine ;

En remontant le cours de la rivière, voici *Ray*, d'où sortit la famille de *la Roche* (sur l'Ognon) qui sut conquérir à la pointe de l'épée le duché d'Athènes ;

Plus loin, apparait *Champlille*, dont le prince *champenois*, conquérant de la Morée, portait le nom acquis par son mariage ;

A gauche apparait le bourg de *Pesme*, de la plus antique souche. Les seigneurs (maison de Vienne qui a fourni des comtes et des ducs de Bourgogne) furent de hauts-barons très-prisés dans les conseils par les Francs de Constantinople (Dunold) ;

Il serait superflu de pousser davantage la démonstration.

(4) On prétendit qu'il était mort du chagrin d'avoir été dévalisé des sommes immenses confiées à ses soins pour la Terre-Sainte. Mais un fait qui dément, du moins en partie, cette assertion, c'est que les religieux de Citeaux firent passer en Syrie des fonds déposés chez eux par le curé de Neuilly et que ces fonds, reçus comme la manne au désert, se trouvèrent assez considérables pour permettre de faire relever les murs de Tyr et de Béryte, tous écroulés dans un tremblement de terre.

pèlerins commencèrent à s'ébranler pour tout de bon et à quitter leurs terres. « Et sachiez que mainte larme i f'ra l'plorée de pitié au départir de lors pays, de lors genz et de lors amis. » En effet, abandonner famille, amis, vassaux puis ses bons et forts châteaux dans lesquels on passait plan tureusement la vie, pour courir si périlleuse aventure, il avait là de quoi contrister les cœurs, tellement bien trempé qu'ils fussent. Les croisés prirent donc leur chemin accoutumé par la Bourgogne, le Mont-Joux, le Mont-Cenis, la Lombardie et finalement arrivèrent sans plus d'encombres à Venise, où on les logea dans une île près du port, appelée Saint-Nicolas *in lido*.

Dans ces pèlerins arrivés, suivant leur engagement, au rendez-vous général, il ne faut pas voir la totalité des croisés, mais seulement ceux de Champagne et autres qui accompagnaient Geoffroy de Ville-Hardoin, le grand organisateur de la croisade. Cette petite troupe, fidèle et ardente dans son entreprise en l'honneur de la Croix, devait trouver, hélas ! de nouveaux désappointements, de nouvelles tribulations qui l'attendaient à son arrivée dans la république vénitienne.

Les croisés des divers pays, après la dernière réunion où ils avaient promis solennellement d'aller tous s'embarquer à Venise et d'acquitter le prix convenu pour leur passage, une fois séparés, s'étaient, pour la plupart, isolément ravisés. Les uns, voyant de trop grandes difficultés à gagner la Vénétie pour, de là, voguer vers l'Orient, les autres, outre ces difficultés, trouvant trop onéreux le prix du transport que la rareté du numéraire les rendait incapables de solder, au déni de leur parole, avaient choisi un autre passage, plus prompt, plus sûr et moins coûteux.

Beudoin, comte de Flandres qui, lui, s'était trouvé des premiers au rendez-vous avec plusieurs autres chevaliers, fut en grande peine et merveilleuse perplexité quand la nouvelle arriva là qu'une considérable partie des croisés s'en allaient par différentes voies et s'embarquaient à d'autres ports. De ceux-ci était une flotte ayant quitté la Flandre avec grand nombre de gens d'armes et de soldats dont Jean de Nelle, chastelain de Bruges, Thiery, fils du comte, Philippe de Flandre et Nicolas de Mailly étaient chefs et conducteurs. Ces puissants barons avaient juré au comte Beudoin sur les saints-évangiles d'aller par le détroit de Maroe (de Gibraltar), se rendre en

l'armée de Venise et, confiants en ce serment, le comte et Henry, son frère, leur avaient envoyé des navires chargés de vivres et autres provisions, ainsi que la plupart de leurs meilleurs hommes, ce qui rendait cette armée navale *magnifique et riche*. Mais, ils tinrent mal ce qu'ils avaient juré à leur seigneur aussi bien que ceux qui les accompagnaient, car ils allèrent hiverner à Marseille, promettant de rejoindre Beaudoin au printemps, ce qu'ils se gardèrent bien d'exécuter, par crainte des dangers à courir en remontant l'Adriatique. Ce temps venu, ils firent voile vers la Syrie où, seuls, ils ne pouvaient accomplir d'exploits considérables.

Beaudoin, ainsi que les pèlerins de sa suite, avait mis ses espérances de succès dans cette armée qui contenait ses plus braves *serjans* et gens d'armes ; aussi, furent-ils si affligés d'en voir la défection, tant pour la gloire que parce qu'à eux seuls ils seraient dans l'impossibilité de tenir les engagements pris avec la république, qu'ils avisèrent, afin d'envoyer de tous côtés vers les pèlerins et, surtout, vers le comte de Blois, qui était en route, pour l'exhorter à poursuivre l'entreprise et *por crier merci*, le priant d'avoir compassion de la terre d'outre-mer, de ne pas chercher d'autre passage que celui de Venise, ce qu'il ne pouvait ni ne devait faire, suivant les conventions passées avec les Vénitiens.

Ce fut encore le maréchal de Champagne, infatigable dans son zèle, que l'on députa avec le comte de Saint-Paul pour remplir cette ingrate mission. Ils allèrent donc jusqu'à Pavie en Lombardie, où ils trouvèrent le comte Louis et quantité de bons chevaliers *et de bones genz* (vaillants soldats). A force de remontrances, de prières, ils en déterminèrent à les suivre plusieurs qui avaient l'intention de s'embarquer en d'autres ports, ce qui n'empêcha pas que, dès Plaisance, ceux-ci les quittèrent pour s'en aller en Pouille où, sans doute, l'espérance de faire de faciles conquêtes à côté de Gauthier de Brienne les poussait. C'était Villain de Neuilly (sujet du comte de Champagne), l'un des bons chevaliers et des plus renommés de son temps, Henry d'Ardilhères, Regnaud de Dampierre, Henry de Longchamp, Gilles de Trasignies, homme-lige de Baudoin, comte de Flandres, lequel lui avait donné cinq cents livres du sien pour le suivre en ce voyage, et, avec eux beaucoup de chevaliers et de gens de pied dont les noms ne sont point restés ; ce qui diminua grandement l'armée qui s'assemblait à Venise,

d'où il en advint grant mésaventure. Néanmoins, de la Pouille il s'en alla l'année suivante, au passage de mars, de ces pèlerins qui abordèrent en Syrie, témoin Renaud de Dampierre, d'autres suivirent la fortune des Francs, soit à Constantinople, soit en Grèce.

Le comte Louis, ses hommes et les barons qui s'étaient réunis à lui, arrivés à Venise, firent leur entrée aux acclamations de joie des pèlerins, dont les regards furent si charmés en apercevant ce renfort, qu'ils trouvèrent que jamais il ne s'était vu une plus belle armée, ni plus nombreuse et composée de plus vaillants hommes. Ces nouveaux-venus se logèrent aussi dans l'île Saint-Nicolas, où les Vénitiens leur procurèrent toutes choses nécessaires en abondance. Les navires appareillés par la république l'étaient consciencieusement et les Francs, peu habitués au luxe de ce pays qui avait un commerce considérable, s'émerveillaient, dans leur simplicité, de voir une pareille flotte. Elle était si riche et si belle pour le maréchal de Champagne « que oncques ne nus hom chrestiens plus bel ne plus riche ne vit, » et il y avait de nef, galères et vaisseaux préparés trois fois autant qu'il en fallait pour transporter les croisés réunis à Venise. « Ah ! — s'écrie le maréchal, plein du regret d'avoir vu manquer une expédition sainte qui lui avait donné tant de peines et qui lui tenait tant au cœur — comme ce fut grand dommage que ceux qui allèrent chercher d'autres ports ne vinrent se joindre à cette armée ! *bien fust la chrestienté halcie (relevée) et la terre des Turcs abassie!* » Quant aux Vénitiens, ils se déclaraient prêts à partir, mais, auparavant, comme ils avaient fort bien tenu toutes leurs conventions et au-delà, ils sommèrent les comtes et les barons de tenir les leurs en acquittant le prix consenti par eux.

Là était le nœud de la difficulté : il fallait non-seulement rembourser les frais exigés pour chaque homme présent, mais encore ceux généralement faits. On quëta au camp ; alors, il s'en trouva qui déclarèrent n'être pas en état de payer, de sorte que les barons dûrent se contenter de ce qu'on en put tirer et, quand les sommes ramassées eurent été remises au doge, ils virent avec chagrin qu'ils étaient bien loin de compte. Les principaux s'assemblèrent pour aviser, étant d'accord sur ce qu'il n'y avait rien à reprocher aux Vénitiens, relativement à l'exécution du traité passé avec eux au contraire. Ils con-

vinrent que, n'étant pas en nombre suffisant pour acquitter le passage, par la défection de ceux qui s'embarquaient à d'autres ports, l'honneur voulait qu'ils contribuassent, chacun selon ses moyens, à payer la dette, car il valait mieux employer tout leur avoir en ce lieu que de manquer à leur parole. Que d'ailleurs, si l'armée se rompait, c'était perdre l'occasion et les facilités de jamais recouvrer la terre d'outre-mer.

Ces nobles conclusions des hauts-barons trouvèrent une rude opposition parmi la foule des pèlerins qui, moins pointilleux, moins grands, moins enthousiastes d'une expédition devenue aussi onéreuse, disaient : « Puisque nous avons payé notre passage, qu'on nous embarque, sinon, nous nous pourvoirons ailleurs. » En suivant cette façon d'agir, le camp eut été rompu et, au dire de Ville-Hardoin, c'était là leur désir. L'engagement avec le conseil était tel, cependant, que les sommes partielles versées ne comptaient pas jusqu'à ce que le tout lui fût acquis, et sans doute qu'il n'eût rien rendu, si les pèlerins avaient demandé la résiliation du marché. D'autres, cependant, d'accord avec les chefs de l'expédition et mus par un sentiment pieux, assuraient qu'ils donneraient tout ce qu'ils possédaient et iraient *pauvres en l'armée* plutôt que par leur abandon elle vint à se dissoudre, « Quar Diez le nos rendra bien quand lui plaira, » ajoutaient-ils.

Alors, avec un mouvement très généreux, le comte de Flandre commença à livrer tout ce qu'il avait et ce qu'il put emprunter, en quoi il fut imité aussitôt par le comte Louis, de Blois, par le marquis de Montferrat, le comte de Saint-Paul et tous ceux de leur parti. C'était merveilleux et triste à voir tant de belle et riche vaisselle d'or et d'argent qui se transportait à l'hôtel du doge ! malgré tous ces sacrifices, il manqua encore du prix convenu *trente-quatre mille marcs d'argent*. Ceux qui avaient mis leur avoir à couvert en ne voulant pour rien contribuer en furent fort réjouis, jugeant que par cette cause le camp serait rompu et l'entreprise manquée.

Mais, c'était là que l'habileté mercantile des Vénitiens allait se déployer avec toutes ses ressources. Le doge et son conseil eussent pu, selon le traité passé entre eux et les Francs, garder rigoureusement comme acquis l'argent touché sans

néanmoins délivrer la flotte. Cependant, sentant qu'il ne leur serait pas honorable d'user de cette rigueur, qu'un grand blâme en retomberait sur la république, ils comprirent de suite qu'ils avaient mieux à faire.

Zara, que l'historien nomme Jadres, ville de Dalmatie, située sur une petite île de l'Adriatique, vaste et forte, jadis en la possession de Venise, s'était soulevée contre son autorité en se remettant entre les mains du roi de Hongrie, lequel avait installé une grosse garnison dans ses murs. Jamais, avec les seules troupes dont disposait le conseil, on n'eut pu faire rentrer Zara sous l'obéissance du pouvoir vénitien. Aussi, le doge fut fort bien accueilli lorsqu'il vint faire la proposition d'employer les croisés à reprendre cette place. En compensation de leur concours, on leur accorderait du temps pour le paiement des 30,000 marcs d'argent qu'ils devaient encore, jusqu'à ce que les conquêtes faites en commun leur eussent donné le moyen de se libérer.

Dandolo en fit l'ouverture aux barons, et cet intérêt à la Shylock (1) qu'il fallait solder de leur sang n'effraya, prétend Ville-Hardoin, que ceux qui désiraient voir l'armée se dissoudre, car malgré leurs répugnances, la condition fut reçue par la vaillante chevalerie franque, toujours prodigue d'elle-même.

Le dimanche suivant, le doge alla en grande pompe à l'église de Saint-Marc, où tous les Vénitiens notables, les barons et pèlerins de l'armée se rendirent et là, avant que la messe fut commencée, il monta au pupitre pour adresser une allocution à la seigneurie de Venise. Après avoir fait l'éloge pompeux des croisés et de leur vaillance, en félicitant les Vénitiens de s'être associés dans une aussi grande entreprise, après avoir rappelé son grand âge et sa débilité, reconnaissant pourtant qu'il n'y avait personne mieux que lui qui pût conduire les Vénitiens à l'assaut de Zara et en Syrie, il demanda au peuple la permission de prendre la croix, en laissant son fils à sa place comme gouverneur de l'Etat.

Une acclamation unanime accorda ce qu'il demandait, et tout le monde, attendri de compassion, ne put s'empêcher de

(1) Personnage du *Marchand de Venise*, pièce de Shakspeare. Le juif Shylock exigeait une livre de la chair de son débiteur devenu insolvable.

pleurer à *chaudes larmes*, en voyant ce bon vieillard, qui avait tant de raisons de rester au logis (outre son grand âge, il avait, quoique ses yeux parussent encore beaux, perdu la vue par une blessure reçue à la tête), être encore d'une telle vigueur et faire encore paraître tant de courage. « Ha! — s'écrie l'honnête et simple maréchal — que peu luy ressembloient ceux qui à d'autres pors estoient allé por eschiver le périll » Le vieux duc, après cela, se mettant à genoux devant l'autel tout en pleurant, on lui attacha la croix « sur un grand *chapel de coton* (1) pour que la gent la vissent. »

Toutefois, les pèlerins français furent très joyeux de voir croisé avec eux un homme d'aussi grand sens et d'aussi grande valeur, et dès lors, on commença à équiper les vaisseaux et à les répartir entre les barons, fixant l'embarquement au mois de septembre prochain.

Pendant ce temps d'attente il arriva encore un renfort d'Allemagne dont les croisés se réjouirent grandement; c'était « une compagnie de mult bone gent, » parmi lesquels l'évêque d'Halberstadt, et le comte Berthold de Hatzenelenbogen, Garnier de Borlande, Thierry de Los, Henry d'Orme, Thierry de Diest, Alexandre de Villers, Utric de Toone, etc. Les navires chargés d'*armes et de viandes, de chevaliers et de serjanz*, les escuz furent rangés le long des bords des navires, et les bannières, dont il avait tant de belles, placées aux hunes et châteaux de poupe. On embarqua, en outre, plusieurs pierrières et mangonneaux jusqu'à trois cents, enfin, tous les engins habituels de la guerre. En sorte que « oncques plus belle escadre ne partit de nul port; » et ce fut à l'octave de la Saint-Remi (8 octobre 1202), qu'elle sortit du port de Venise (2).

(1) Il ne s'agit pas ici d'un *bonnet de coton*, comme quelques historiens l'ont laissé croire à l'égard de saint Louis. Le coton, d'ailleurs, était-il en usage dans ce temps? Jacques de Vitry, qui s'est occupé à décrire les mœurs et les contrées d'Orient, dit que le ver *bombyx*, renfermé dans sa soie, dont on savait très bien l'usage, était nommé *coton* et non pas *cocon* comme aujourd'hui, d'où il suit que le *chapel*, espèce de haut berret, était d'une soie de couleur claire ou blanche, digne d'un prince, et sur lequel la croix rouge devait bien se laisser voir.

(2) André Dandolo dit que cette flotte était de trois cents vaisseaux.

Les croisés mirent un mois pour arriver devant Zara et ce fut la veille de la Saint-Martin qu'ils en aperçurent les murailles, ils les trouvèrent si hautes, ainsi que les tours, car c'était une ville close, qu'ils s'émerveillèrent d'abord sur sa force, sur sa richesse et sur sa beauté. Mais ils se demandèrent aussitôt les uns aux autres : « Comment porroit estre prise tele ville par force se Diex meisme nel fait ! »

Le Doge, qui était parti le premier de Venise, fit jeter l'ancre en rade de Zara pour attendre l'arrivée du reste de la flotte. Les vaisseaux apparurent le lendemain, par *un jour clair et beau* ; aussitôt, on se saisit du port, rompant la chaîne qui le tenait fermé « qui mult ère forz, et bien ator née (4) ; » puis on prit terre de telle sorte que le port se trouva entre l'armée et la ville. C'est avec un naïf orgueil que le maréchal-historien retrace le plaisir qu'il ressentit à voir sortir des vaisseaux tant de braves chevaliers et serjanz et tant de bons destriers ; puis à voir se dresser tant de riches tentes et de si beaux pavillons ! L'armée ayant ainsi pris son campement aux environs de la ville, on commença à l'assiéger, bien que tous les hauts-barons ne fussent pas encore là, car le marquis de Montferrat était resté en arrière pour ses affaires (le pape lui avait fait défense de tirer les armes contre les chrétiens tant qu'il serait croisé), et Etienne de Perche, ainsi que Mathieu de Montmorency, se trouvaient malades à Venise. Montmorency vint bien rejoindre l'armée lorsqu'il fut guéri, mais Etienne ne se conduisit pas aussi loyalement, car il profita de la circonstance pour passer en Pouille, avec Rotrou de Montfort, Philippe de Laval et plusieurs autres, d'où ils partirent, au passage de mars, pour la Syrie.

Voici que, le lendemain de la Saint-Martin, les principaux habitants de Zara sortirent de la ville et vinrent trouver le duc de Venise en son pavillon, pour faire acte de soumission et lui dire qu'ils rendraient la place à merci, leur vie sauve. Le duc ne pouvant pas décider une chose de cette importance sans avoir l'assentiment de ses alliés, voulut consulter les barons Francs, et laissa les députés sous sa tente, attendant son retour.

Tandis qu'il s'entendait avec les Francs, dont l'avis se trouvait conforme au sien, car ils lui conseillèrent d'accepter

(4) Les ports de mer étaient ordinairement fermés par des chaînes.

la capitulation, le priant même de le faire, et, alors qu'il se rendait à son pavillon avec eux pour arrêter les articles de la reddition, des croisés, de ce parti qui désirait toujours voir les choses aller au plus mal, afin que l'armée ne pût se maintenir, vinrent aborder les députés. Entamant le point de la négociation ils leurs conseillèrent fort de ne pas se rendre, assurant que les habitants de Zara pouvaient être certains que les pèlerins ne voulaient pas les attaquer et, qu'en se tenant fermes du côté des Vénitiens, ils seraient sauvés. Ces chevaliers envoyèrent, de plus, l'un d'entre eux, Robert de Boves, sous les murs de la ville, répéter les mêmes paroles, et les députés, ébranlés par ces perfides conseils, se retirèrent sans attendre le retour du doge.

On peut supposer l'effet que produisit sur Dandolo rentrant sous sa tente le départ des envoyés de Zara. Il en sut aussitôt la cause et bientôt l'abbé de Vaux-Cernay, ce fameux Guy, depuis évêque de Carcassonne qui se fit si cruellement connaître aux Albigeois, se dressant comme membre du conseil, s'écria : « Seigneurs ! je vous fais défense, de par l'apostole de Rome, d'attaquer cette ville, parce qu'elle est à des chrétiens et que vous êtes pèlerins ! » (c'est-à-dire, croisés pour combattre les ennemis seuls de la chrétienté). A ces mots, le duc, fort irrité, prit la parole à son tour. « Seigneurs ! — dit-il en s'adressant aux comtes et barons — j'avais cette ville à ma discrétion et vos gens me l'ont ôtée. Vous étiez convenus de nous aider à la conquérir et je vous somme de le faire ! »

Les barons, après en avoir délibéré, convinrent entre eux des torts de ceux qui cherchaient chaque jour à mettre le désaccord dans le camp et s'assurèrent qu'il était de leur devoir d'aider les Vénitiens suivant les conventions mutuelles. En conséquence, retournant vers le doge : « Sire, dirent-ils, nous vous aiderons à prendre cette ville, en dépit de ceux qui l'ont détournée de se rendre à vous. »

On entama donc vigoureusement l'attaque par terre et par mer. Au bout de cinq jours, une tour ayant pu être approchée, on commença à la saper, ce qu'ayant vu les assiégés, ils vinrent de nouveau faire leur soumission. La capitulation acceptée aux mêmes conditions que précédemment, l'affaire se termina ainsi avec promptitude, sans effusion de sang.

Alors le duc proposa aux barons d'hiverner dans cette ville,

qui était très riche et bien approvisionnée en toutes choses, donnant pour raison que l'hiver arrivait et qu'il ne leur serait pas profitable de partir de là avant Pâques, car on ne pourrait trouver de vivres ni de marchés dans aucun autre lieu de relâche vers la Syrie.

Cette proposition acceptée, on se partagea la ville conquisse : les Vénitiens eurent leur quartier près du port où les vaisseaux étaient à l'ancre et les Francs prirent l'autre portion.

Aussitôt les logements furent faits et répartis à chacun selon son rang, puis l'armée quitta le camp et vint s'établir dans la ville. Mais, au lieu de jouir tranquillement de cette bonne et grasse existence qu'ils devaient à l'infortunée Zara (4), voilà qu'au bout de trois jours, sans motif connu ou que l'auteur ait voulu faire connaître, Vénitiens et Français se prirent corps à corps dans une rixe, « mult grant et mult fière ; » c'était après les vêpres : on courut de part et d'autre aux armes et la mêlée devint si sanglante qu'il y eut peu de rues où l'on ne se battit à coups d'épées et de lances, d'arbalètes et de dards. « Et mult i ot genz navrez. et morz. » Mais les Vénitiens, qui commençaient à avoir le dessous, eussent été écrasés si les barons, voulant arrêter le mal, ne fussent venus tout armés, à travers la mêlée pour essayer d'en apaiser la fureur. Malgré cette intervention, les combattants étaient-ils à peine séparés sur un point qu'ils reprenaient la lutte sur un autre avec plus d'acharnement encore, de sorte que ce massacre dura bien avant dans la nuit qui, seule, les obligea enfin de se séparer, quoiqu'à grand'peine. Ce fut là le plus grand malheur arrivé en l'Ost, dit le maréchal, et il s'en fallut de peu que l'armée ne fût entièrement perdue ; mais, grâce au ciel, le mal n'alla pas jusqu'au bout.

Les pertes avaient été considérables des deux côtés, plusieurs seigneurs périrent aussi de l'aventure. Le duc et les

(4) Il est dit, *Art de vérifier les dates*, que Zara fut saccagée par l'armée alliée et qu'elle eut ses murs détruits pour l'empêcher de se révolter à l'avenir. Ville-Hardoin ne parle de rien de semblable et l'assertion nous semble avoir peu de probabilité, pour le premier point, puisque l'on hivernait dans cette ville ; car c'eût été comme détruire son propre bien. Sans doute que la rixe des Vénitiens avec les Francs, dont le même ouvrage ne parle pas, a donné lieu à une confusion dans les faits.

barons travaillèrent encore de tout leur pouvoir durant une semaine à pacifier l'un et l'autre camp. Ils firent tant qu'enfin, avec l'aide de Dieu, la paix fut scellée.

Laissant passer l'hiver en sûreté dans le port à nos héros, pour lesquels le temps n'avait pas apparemment les ailes rapides que nous lui connaissons, nous remettrons à l'année prochaine, ainsi qu'eux, la continuation de leurs hauts-faits, c'est-à-dire, à raconter comment, au lieu de cingler droit vers la Syrie, on les amena à s'engager dans la Mer de l'Archipel, pour aller prendre Constantinople, l'incomparable ville des Empereurs grecs.

FÉLICIEN THIERRY.